Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 68 (1929)

Heft: 24

Artikel: Le petit verre

Autor: A.R.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222605

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER Palud, 3 — LAUSANNE, ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6. six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace. Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



UR les soirées du Pays de Vaud, juin a répandu les voluptés de sa chaleur. Le parfum des foins plane dans les rues, aux abords des fenils, et s'exhale de la trame rugueuse des chemises qu'inonda toute la journée la sueur des poitrines dorées au soleil.

Du cabaret, à travers les portières, s'envolent des mots qui sont une caresse à nos oreilles: faux, molettes, andains, chirons, paroles ailées qu'après Homère et Virgile répète avec son accent du terroir mon compatriote, le faucheur, sainement las d'avoir accompli le geste familier qui a charmé mon enfance dans les campagnes vaudoises, — le geste qui rapproche du sol. Il est bon qu'en plein coup de feu, dans la rutilance de la vie, juin nous incline sur la terre où tendent par nature toutes nos énergies finales.

De la senteur de ses herbes, juin embaume nos rillages. Et de tous côtés, voici venir les troupeaux. Au loin s'entend le carillon que dominent parfois les appels des bergers. Il en vient par la route: bêtes blanchies de poussière et de lune et dont la dureté du chemin fatigue le sabot. Elles débouchent devant l'auberge, font halte, s'étonnent de la grand'place, flairent la boîte aux lettres, hument la buée aux portes des étables, et meuglent.

Jeunes et folles, il en vient par un sentier, pâtre devant, pâtre derrière. Une génisse s'enfuit, m la recherche; on foule un jardin potager. On cerne en pleines laitues. Elle s'évade, galope mu'à la place, et lèche un bassin de fontaine. Is deux troupeaux se rejoignent, font connaisance. Il y a coups de cornes au bruit sourd et oups de bâtons au bruit sec. Des cloches heurent gauchement des murs. Des bovairons gardent les entrées des rues. L'aubergiste sert des littes de vin blanc.

Au juger, d'aucuns supputent la valeur future les génisses, et la place se salit. De toutes parts, ebétail afflue pour la montée nocturne à l'alpage Dressées sur leurs jambes de derrière, des vahes chevauchent lourdement leurs voisines. Sur m char de campagne attelé d'un cheval de labur, la chaudière du chalet étale la rotondité de flancs aux éclairs de cuivre. Sons de grelots de cloches, appels et cris, houle de cornes et de queues relevées en panache: c'est le départ.

Derrière les guides, dont elles lèchent les bras nus et la poche au sel, les reines, jalouses de leurs droits, ouvrent la marche. D'autres les suivent, avec des hésitations, des arrêts, et qu'une vague, déferlant de l'arrière, refoule sur la tête du troupleau. La colonne s'organise, et, après les premiers acoups, la théorie compacte se déroule avec plus de régularité d'allure sur la route des monts. Bientôt, elle s'engage sous les joux dont les layons de la lune percent à peine la profondeur.

Invisibles, les muguets fleurent bon. Et c'est sous bois une longue étape que berce le carillon rustique et que scande, en queue de colonne, le pas des chevaux trainant les chars où les petits veaux s'apeurent dans des cages.

s'apeurent dans des cages.
Par ci, par là, la forêt s'ajoure d'une clairière au tapis de gramen. Des gourmandes se détournent du chemin, s'attardant à broûter une touffed e gazon. Des serre-files les ramènent dans les rangs. Et la forêt se referme sur la caravane.

Dans l'ombre du sous-bois, des daphnés parfument l'air. Les arbres sont plus rares, et voici s'étendre les premiers pâturages qu'entourent des murs de pierre sèche aux portes à claire-voie. Dans des creux, des taches blanches révèlent la présence de la neige, restes attardés de l'hiver C'est enfin, dans la fraîcheur avant-courrière de l'aurore, l'alpe de l'estivage, le bossellement de la vaste prairie, le chalet, la citerne avec son long bras muni d'un bloc de pierre pour contre-poids.

Les pâtres vont organiser l'étable, et les vaches, recrues de fatigue, s'étendent sur le pré où le soleil, à son lever, dore leur robe.

leil, à son lever, dore leur robe. En bas, les faucheurs alignent déjà les andains odorants.

Herbes de la montagne et foins de la plaine, c'est l'arôme qui, nuit et jour, flotte dans l'air de juin.

Aug. Vautier.



LA TCHIVRA AO TRIBUNAT.

Lâi avâi onna tchivra Qu'avâi bin sẽ quicinj'an (bis), S'cin va vère sa mére, Sa vilhie mère-grand, Tot ein breinneint sa quuvetta Baguenaudeint. Dâi deint.

S'ein va vère sa mére, Sa vîlhie mère-grand, Travesse on riô, on âdze Et lo prá âo gros Djan, Tot ein breinneint, etc.

Travesse on riô, on âdze Et lo prâ âo gros Dian, Lâi a brottâ de l'herba Omètè po dhi franc, Tot ein breinneint. etc.

Lâi a brottâ de l'herba Omètè po dhî franc, Et pu dâo dzerdenâdzo Que vaillâi bin atant, Tot ein breinneint, etc

Et pu dâo dzerdenâdzo Que vaillâi bin atant, Noûtra tchîvra fut prâissa Pê ion dâı doû sergent, Tot ein breinneint, etc.

Noûtra tchîvra fut prâissa Pê ion dâi doû sergent, Ao tribunat menâie Dèvant lo président, Tot ein breinneint, ctc.

Ao tribunat menaïe L'èvant lo ;résident, La vaitcé dein lo paîlo Lè duve corne ein an ; Tot ein breinneint, etc. La vaitcé dein lo pâilo Lè duve corne ein an ; L'à recoussî sa quuva Sè sîte su on banc, Tot ein breinneint, etc.

L'à recoussî sa quuva Sè sîte su on banc, Lâi ant baillî on lâivro Tot plliein de nâi et bllianc, Tot ein breinneint, etc.

Lái ant baillí on láivro Tot plliein de nái et bllianc, Má ne lái vayái gotta, Quemet de l'allemand, Tot ein breinneint, etc.

Mâ ne lâi vayâi gotta, Quemet de l'allemand, Cllinne sa tita âo dzudzo La clinne âo soufragant, Tot ein breinneint, etc.

Cllinne sa tîta âo dzudzo La clinne âo soufragant, L'a dû payî 'n'ameinda Po maraudâ lo tsamp, Tot ein breinneint, etc.

L'a dû payî 'n'ameinda Po maraudâ lo tsamp, L'a fé dâotrâi bèlâïe Po pâïe âo président, Tot ein breinneim, etc

L'a fé daotrai bèlare Po pare ao président, On pana de pètole Po pare ao soufragant, Tot ein breinneint, etc.

On panà de pètole Po païe ào soufragant, Et l'a plliantà sè corne Dein la rîta âo sergent, Tot ein breinneint, etc.

Et l'a plliantà sè corne
Dein la rita ào sergent,
Et pu, tota conteinta,
Ie l'a fotu lo camp,
Tot ein breinneint sa quuvetta
Baguenaudeint
Dăi deint.

D'aprî onna vîlhic tsanson, rapetacha per
Mare à Louis.

LE PETIT VERRE

la mi-côte du Jura, dans un charmant village qu'enserrent de beaux vergers et que traverse, en sautant de pierre en ierre, un ruisseau limpide, vivait, voici un de-

pierre, un ruisseau limpide, vivait, voici un demi-siècle environ, le plus étrange personnage qu'on puisse imaginer... Le nom importe peu, et d'ailleurs, appelons-le Zénas, tout simplement.

C'était un vieux, très vieux bonhomme, célibataire et fort avare. Si vous avez visité le musée de peinture de quelques grandes villes: Paris, Bruxelles, Londres, Munich, vous vous serez certainement arrêté devant les tableaux des peintres hollandais Franz Hals ou Gérard Dow, d'un si amusant et savoureux réalisme. Vous serez demeuré si longtemps à contempler ces scènes d'intérieur, ces franches lippées, ces portraits de vieux et de vieilles qui se détachent en tons ambrés sur des fonds de bistre; buveurs, fumeurs ou violoneux, tous semblent vivants et prêts à sortir de leurs cadres et, le musée quitté, ils vous poursuivent pendant des jours et des semaines.

Le vieux Zénas eût été digne de prendre place dans cette collection.

Petit, maigre et noueux, il avait une comme on en voit aux pommes après l'hiver, et un teint de bile. Presque chauve, avec seulement quelques mèches sur le front, il portait en permanence une sorte de calotte noire, graisseuse. Les lèvres étaient minces, exsangues, les yeux petits, châssieux, sous des paupières tou-jours battantes. Jamais il ne regardait en face; on apercevait un éclair jaune, rien de plus. Tel que je viens de le crayonner, Zénas ha-

bitait une maisonnette vieille et laide, comme lui. Les murailles avaient d'innombrables lézardes, la mousse rongeait le toit, des graminées croissaient entre chaque tuile. Mais Zénas eût jeté les hauts cris si quelqu'un lui eût parlé de réparations. A l'entour s'étendait le jardin mal soigné, où les légumes poussaient à l'aventure.

Zénas exerçait toutes sortes de métiers. Il achetait et revendait du bois et de la tourbe qu'il allait chercher jusque dans les marais d'Anet; il faisait aussi un peu la petite banque; d'aucuns l'accusaient même de pratiquer l'usure.

On le connaissait d'un bout à l'autre du district. Sa calotte, ses costumes étranges avaient créé autour de lui une vague légende. Au village, son avarice était proverbiale, et depuis tant d'années qu'elle durait, il avait dû amasser un joli magot.

En temps de carnaval, quelques jeunes gens masqués pénétrèrent une fois dans son domicile.

Zénas à la lueur tremblante d'une chandelle et dans le plus simple appareil — en chemise pour dire le mot - était justement occupé à compter ses écus.

Epouvanté en entendant du bruit, croyant déjà sa dernière heure venue, ou la perspective plus cruelle encore, qu'on en voulait à sa fortune, le bonhomme jeta son trésor dans le cendrier - pas assez vite cependant pour que les jeunes gens ne vissent ce ruissellement de pièces sonnantes et trébuchantes.

On devine si le secret fut peu gardé!

Zénas pensa en tomber malade.

A partir de ce jour, l'imagination populaire brochant sur la réalité, sa maison passa pour un Pactole.

Zénas vivait seul, absolument seul. Prendre une servante, jamais de la vie! Pour qu'elle fit danser l'anse du panier, pour qu'elle se livrât à des malversations, à des dépenses exagérées! Chaque fois que le vieux Zénas avait été tenté d'engager une domestique, une douloureuse vision lui montrait ses chers écus dilapidés, et il renonçait bien vite à ce dangereux projet.

Le bonhomme donc, raccommodait ses nippes et cuisinait lui-même. Ce qu'étaient ces ravaudages, je vous le laisse à penser : des coutures larges et épaisses comme le doigt, des pièces de formes et de couleurs invraisemblables, bleu sur vert ou vert sur bleu, avec des bigarrures de violet ou de citron. La garde-robe de maître Zénas renfermait une collection de vestes et de culottes à faire la fortune d'un saltimbanque.

Dans le village, où il était connu depuis un demi-siècle, cela ne prêtait plus à rire; mais les gens du dehors qui le rencontraient affublé de l'une ou de l'autre de ces défroques, lesquelles se valaient toutes, se demandaient de quel livre

de caricatures il sortait.

Quant à la nourriture, on devine ce qu'elle devait être! Il fabriquait du pain une fois par mois, un pain noir, grossier, qui, au bout de la première semaine, était aussi dur que la pierre. A déjeuner et à souper, il le mettait mollir dans du lait, et c'était tout l'ordinaire de ses repas. Le dîner se composait de soupe essentiellement; avec cela un peu de salé, quelques légumes, salades, carottes et laitues, que fournissait le jardin, et un peu de fromage maigre. Une fois par an de la viande de boucherie, et pas de filet, vous pouvez m'en croire!

Zénas en usait pour sa soupe comme pour le pain. Une fois par semaine, le dimanche, il préparait une grande marmite de potage aux choux ou aux pommes de terre, les trois quarts du temps sans graisse, ou bien avec une pointe de couteau de saindoux rance. Cette soupe mise en bouteille lui durait la semaine entière.

Le lundi, le mardi, le mercredi, cela allait encore. Certes ce n'était pas bon, mais enfin cela pouvait s'avaler. Mais à partir du jeudi et les trois derniers jours la soupe devenait exécrable, prenait une couleur bizarre, rappelant celle des étangs en automne sous la pluie tombante des feuilles sèches. Une odeur âcre s'en dégageait, d'étranges yeux se dessinaient à la surface. Bref, c'était à soulever le cœur des moins délicats.

N'en concluez pas que le vieux Zénas se hâtait de la jeter! pas le moins du monde. Agir ainsi lui eût semblé une prodigalité sans nom. Quand le vin est tiré, il faut le boire; la soupe était faite, il fallait l'absorber!

Midi venu, le vieil avare prenait donc l'une de ses fameuses bouteilles, la vidait dans une assiette de faïence à fleurs fortement ébréchée. Il flairait le peu appétissant breuvage avec une grimace involontaire.

Alors il ouvrait la porte d'un placard, en tirait un flacon et un petit verre, et portait le tout à côté de l'assiette mal odorante.

Et le sourire reparaissait sur ses lèvres minces. Ce flacon renfermait de la fine champagne. Zénas avait un faible pour cette liqueur, disons même qu'il l'adorait. Mais généralement son adoration restait platonique. Dépenser deux ou trois francs pour de la gourmandise, jeter ainsi son argent, son cher, son précieux métal par la fenêtre! Quel crime impardonnable! En temps ordinaire, Zénas refrénait donc ses désirs, résistait à la tentation héroïquement!

Pourtant, devant la table de sa cuisine, le pe-

tit verre devant lui:

« Zénas, mon garçon, commençait-il, tu sais qu'on ne doit rien perdre, c'est un péché, pres-que un crime, de laisser se perdre quoi que ce soit! Cette soupe n'est pas excellente, c'est vrai, n'importe! Et après... eh bien!... après tu auras ce petit verre pour récompense!»

Il débitait ce soliloque avec le plus grand sérieux; ensuite pour se donner du courage, il reniflait voluptueusement l'arome du cognac, couleur vieil or, puis bravement, il entamait son

Que c'était mauvais! Les repoussantes exhalations d'eau de vaisselle! Quelle pénitence!

Mais un rayon de soleil, entrant à travers la fenêtre, faisait scintiller la liqueur comme des topazes; une odeur tentatrice s'en exhalait, corrigeant celle du potage aigri, et combien cares-sante aux narines du vieux Zénas!

Il saisissait alors la cuillière, s'ingurgitait, gorgée par gorgée, le répugnant breuvage, et si parfois son estomac, tout habitué qu'il était à cette pitance, manifestait quelque révolte, il suffisait d'un regard jeté sur le petit verre, tout proche pour regaillardir le bonhomme; une teinte vermeille montait à ses joues jaunâtres et ses yeux brillaient d'une flamme voluptueuse. Courage, Zénas, se disait-il, tu auras ta re-

vanche!

Et il se remettait à manger, le cœur battant d'espérance.

Peu à peu, les fleurs décorant le fond de l'assiette apparaissaient plus distinctes, et Zénas impatient, se hâtait, jetant toujours d'obliques œillades, de vraies œillades d'amoureux, sur le petit verre réparateur.

Quel soulagement quand l'assiette se trouvait

vide!

Ne croyez pas pourtant, que le bonhomme aussitôt se précipitait sur le cognac et l'avalait d'un trait.

Oh, non !...

Il prenait son temps, au contraire, et voulait

faire durer le plaisir.

— Ah! ah! disait-il, en se frottant les mains. A nous deux maintenant !... Quel dommage que cette liqueur soit si chère !... Si ça ne coûtait que quarante ou cinquante centimes le litre, de temps à autre on pourrait s'en payer une gout-te!... C'est ça qui réchaufferait l'hiver, qui nous rendrait force et gaîté! Mais six francs, huit francs, il faudrait être un Crésus pour s'en accorder souvent !...

Et il poussait un soupir à fendre l'âme, pre nait le petit verre, l'approchait de son nez et le reniflait de nouveau, le visage illuminé par la jouissance. Puis, les paupières mi-closes, il s'apprêtait à déguster la divine liqueur.

C'était là une minute délicieuse... et que n'étiez-vous là, ô vieux artistes flamands, pour en tirer un petit chef-d'œuvre de peinture réa-

Mais, tout à coup, rouvrant les yeux, le vi sage austère, et éloignant le petit verre de se

lèvres déçues:

 Ah! le gourmand! s'écriait Zénas avec in dignation, le gourmand, qui ne sait pas se con tenter d'une nourriture modeste et à qui il fau des douceurs et des gâteries !... Zénas, en vérité je ne te reconnais pas !... Et tu crois, à présent que la soupe est mangée, tu crois qu'on te per mettra de boire ce cognac, quand le cognac coûte si cher !... Pas de ça mon garçon, pas de

Et l'incorrigible avare, impitoyable envers lui-même reversait la liqueur dans le flacon, qui durait depuis quelques années - qui durerait même encore, si Zénas ne s'était laissé mourir. A. R.

UNE QUESTION DELICATE



ES femmes sont-elles aussi intelligente que les hommes? Un malin contren s'est amusé à poser de nouveau cett question qui, sans doute, fit l'objet des médiu que les hommes? Un malin confrèn

tions du père Adam au Paradis. Je serais mêm enclin à croire que c'est en écoutant bavarder sa compagne qu'il eut la notion de l'intelligence. Il dut conclure aussitôt qu'il était le seul dépositaire de cette inestimable denrée.

Car si les hommes accordent volontiers aux femmes la beauté, dont le ciel se montra pour eux parcimonieux, ils revendiquent par contre l'intelligence comme un monopole. De deux qua lités, ils ont pris la moins apparente, c'est-à-dire la plus difficile à contester. Rien que cela tendrait à prouver qu'ils ne sont pas si bêtes.

Et pourtant. « Dieu que les hommes sont bêtes! » disent les femmes. Elles n'y vont pas par quatre chemins. Elles ont résolu le problème. Elles ne prétendent pas à des facultés intellectuel les de premier ordre. Peu leur chaut. Il leur suffit de nous refuser le don de les comprendre ou de les deviner. Et, fortes de cette assurance, elle se conduisent de telle sorte qu'elles nous render souvent très bêtes, en effet.

Comme on ne peut pas être à la fois juge et partie, cette angoissante question restera sans doute sans solution tant qu'un troisième sexe ne pourra départager les hommes et les femmes en décrétant qu'ils ne sont pas plus intelligents les uns que les autres.

OU IL Y A DE LA GÊNE, IL N'Y A PAS DE PLAISIE

OUR ne pas avoir pris la précaution de se faire réveiller à la diane, le capor P. avait été porté absent au départ bataillon. Le cas était grave. Le jeune sous-ofcier eut beau faire diligence; il ne rejoignit son unité que le surlendemain dans un coin perdu du Jura bernois. P. expliqua vainement à ses ches que les bras de Morphée étaient seuls fautifs; fut puni de huit jours d'arrêts à subir à la prison de Laufon.

Et, un soir, après l'exercice, il s'en alla sous la conduite du sergent-major, après avoir dit à

ses hommes qu'il partait en congé, — le veinard! Ce petit voyage, de Dittigen à Laufon, n'eut rien de morose. P., genevois et licencié en droit, était un joyeux compagnon que la perspective du repos forcé n'effrayait pas du tout. M., le sergent-major, avait bon caractère; fonctionnaire judiciaire dans la vie civile, il se distinguait au militaire par un esprit large et enjoué. En cours de route, dans l'intimité de la conversation, le caporal fit une sortie qui amusa fort son supérieur en grade: « Ce qu'il y a de piquant dans cette affaire, c'est qu'on a désigné un greffier pour conduire un avocat aux violons!»

Comme on avait le temps, l'on s'arrêta à toutes les stations de ce chemin de pénitence, his-